

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ BOTANIQUE
DE LYON

COMPTES RENDUS DES SÉANCES

SECONDE SÉRIE

IX

1891



SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ
AU PALAIS-DES-ARTS, PLACE DES TERREAUX

GEORG, Libraire, rue de la République, 65

1891

Sur le plateau de Saladon, vaste prairie encombrée de blocs énormes descendus du sommet, on trouve :

<i>Dianthus saxicola.</i>	<i>Soyera montana.</i>
<i>Epilobium rosmarinifolium.</i>	<i>Crepis grandiflora.</i>
" <i>spicatum.</i>	<i>Carduus defloratus.</i>
<i>Astragalus hypoglottis.</i>	<i>Hieracium amplexicaule.</i>
<i>Vicia onobrychioides.</i>	<i>Campanula rhomboidalis.</i>
<i>Ribes alpinum.</i>	" <i>pusilla.</i>
<i>Rhododendron ferrugineum.</i>	<i>Phyteuma betonicifolium.</i>
<i>Laserpitium latifolium.</i>	<i>Daphne mezereum.</i>
<i>Galium boreale.</i>	<i>Asphodelus subalpinus.</i>
<i>Adenostyles alpina.</i>	<i>Orchis globosus.</i>
<i>Arnica montana.</i>	<i>Kœlera alpicola.</i>
<i>Scorzonera hispanica.</i>	

Nous quittons le plateau recueillant toujours à la descente :

<i>Helianthemum œlandicum.</i>	<i>Leontodon autumnalis.</i>
<i>Viola alpestris.</i>	" <i>Villarsii.</i>
<i>Coronilla minima.</i>	<i>Veronica teucrium.</i>
<i>Valeriana montana.</i>	<i>Verbascum lychnitis.</i>
<i>Scabiosa lucida.</i>	" <i>plumoides.</i>
<i>Pyrethrum corymbosum.</i>	

Dans une prairie très-humide, je ne signalerai plus avant d'entrer dans les champs cultivés, que :

<i>Cirsium monspessulanum.</i>	<i>Epipactis palustris.</i>
<i>Senecio carnosus (doria).</i>	<i>Carex Davalliana.</i>

Là se bornèrent nos récoltes, et nous gagnâmes rapidement la gare de Chorges où nous primes le train de 8 h. 13.

Je fis encore autour de Gap, sous la direction de mes excellents guides les courses de Séuze, Charance, Devez-de-Rabou, le col de Glaize et celui de Chaudun; dans cette dernière localité, grâce à eux, je trouvai en abondance le *Berardia subacaulis*; mais je crois inutile d'en rendre compte; ces localités ont été trop bien décrites par M. le D^r Magnin (travail déjà cité) et par notre regretté collègue l'abbé Tillet (1).

SÉANCE DU 17 MARS 1891

PRÉSIDENTE DE M. LE D^r SAINT-LAGER

Le procès-verbal de la précédente réunion est lu et adopté.

La Société a reçu :

Lefebure de Fourcy, Vade-mecum des herborisations parisiennes; 6^e édit., 1891, Don de M^{me} V^{ve} de Fourcy. — Bulletin de la Société botanique de France; XXXVIII;

(1) Annales de la Société botanique de Lyon, septième année 1878-1879, page 219.

C. R. des Séances, I. — Journal de la Société nationale d'horticulture de France ; XIII, 19^{me} Liste des membres. — Journal de botanique dirigé par M. Morot ; IV, 4, 5. — Feuille des jeunes naturalistes, dirigée par M. Dollfus ; 245, 1891. — Société d'Histoire naturelle de Toulouse ; avril, mai, juin 1890. — Annales de la Société d'Horticulture et d'Histoire naturelle de l'Hérault ; XXII, 6. — Revue scientifique du Bourbonnais, dirigée par M. Ollivier ; IV, 3. — Revue Savoisiennne, XXXIII, 1, 2. — Revue des Sciences naturelles de l'Ouest ; I. — Notarisia ; VI, 23. — Nuova Notarisia, 2 mars 1891. — Bulletin de la Société botanique suisse ; I.

A propos d'hybrides d'*Orchis* et d'*Ophrys* signalés dans le Bulletin de la Société Botanique de France, M. Viviant-Morel fait remarquer que ces genres sont très-polymorphes. Il est facile, et chacun de nous a pu le constater, de trouver de nombreuses formes d'*Orchis* dans les localités où ces plantes sont un peu abondantes. Mais il ne faut pas de là conclure à leur hybridité, ni leur donner l'importance que veulent leur attribuer certains auteurs, sans les avoir soumis au contrôle d'une rigoureuse expérimentation.

COMMUNICATIONS

M. le Dr Saint-Lager fait la communication suivante :

Remarques orthographiques sur quelques noms de genres

Le desideratum de la langue universelle, si souvent exprimé par les philologues, a été, depuis longtemps, réalisé par les naturalistes et surtout par les botanistes. En effet, jusque vers le troisième tiers du XVIII^e siècle, tous les ouvrages phytologiques étaient écrits en langue latine. Cette coutume n'est pas entièrement tombée en désuétude à notre époque, comme le prouvent certains ouvrages bien connus, tels que les *Genera* d'Endlicher, de Bentham et Hooker, l'*Enumeratio plantarum* de Kunth, la *Flora italica* de Bertoloni, la *Flora rossica* de Ledebour, la *Flora hispanica* de Willkomm et Lange, la *Flora orientalis* de Boissier et une multitude d'autres que nous pourrions citer. En outre, un grand nombre de floristes ont conservé l'usage des diagnoses latines pour les espèces nouvellement décrites, et enfin parmi les règles unanimement adoptées par les botanistes et les zoologistes, il en est une ainsi formulée : « les noms scientifiques de plantes et d'animaux sont en langue latine » (1).

(1) Sous la rubrique « noms en langue latine », il faut comprendre aussi les noms grecs introduits dans la nomenclature avec changement dans leur désinence (*Chelidonium* — Chelidontion, *Lotus* — Lotos, *Centaurea* — Centaurion, *Gentiana* — Gentiané), ou conservés sous la forme hellénique : (*Anemone*, *Thlaspi*, *Lychnis*, *Erigeron*).

Au surplus, dans les Ecoles de théologie, on continue à faire en latin des dissertations orales et écrites. Par conséquent, dans le domaine scientifique, la langue universelle n'est pas une utopie. Mais comme depuis la fin du siècle précédent, le nombre des personnes adonnées à l'étude des sciences a augmenté dans une proportion considérable et toujours croissante, on a été conduit dans chaque pays à se servir de plus en plus de la langue nationale, afin de vulgariser facilement les connaissances scientifiques.

Il serait téméraire de nier que, dans un avenir plus ou moins éloigné, l'une des langues européennes ne puisse acquérir une telle prédominance qu'elle devienne la langue universelle des hommes instruits, dans le cas où les grammairiens, renonçant à leurs vieux errements, s'appliqueraient à en rendre l'étude facile. Quoiqu'il arrive à cet égard, il y a lieu de présumer que l'emploi des dénominations latines ou helléniques latinisées subsistera longtemps, sinon toujours, dans le langage botanique et zoologique.

Sans nous attarder plus qu'il ne convient aux conjectures lointaines et en ne considérant que les nécessités actuelles, il importe de remarquer que la langue latine n'est pas, comme les langues modernes, sujette à des modifications ultérieures dans son orthographe et en ce qui concerne les règles de sa grammaire. Celles-ci sont depuis longtemps établies et ne sauraient être changées au gré de qui que ce soit. Toutefois il nous est permis d'enrichir le vocabulaire scientifique de néologismes destinés à l'expression d'idées inconnues autrefois, à la condition de former les noms nouveaux, comme auraient fait les anciens Romains et en nous inspirant des modèles qu'ils nous ont laissés, particulièrement en ce qui concerne la création des mots composés. Dans tous les cas, l'orthographe des mots latins est invariable. C'est ainsi, par exemple, que nous sommes tenus d'écrire *Ægopodium*, *Ægilops*, *Æthusa*, *Achæna*, *Œnanthe*, *Diæcia* et *Diæcus*, tandis qu'en français nous remplaçons le plus souvent les diphtongues grecques *ai* et *oi* par la voyelle *e*. Il est en effet conforme à l'usage de notre langue d'écrire Egopode, Egilope, Ethuse, Enanthe, Achène, Diécie et Dièque à l'imitation des mots Egypte, Etiologie, Economie, que les Romains écrivaient *Ægyptus*, *Ætiologia*, *Œconomia* (1).

Parmi les mots ci-dessus énumérés, il en est un, l'adjectif *diæcus*

(1) Quelques termes scientifiques, par une exception qu'on supprimera sans doute un jour, ont conservé la diphtongue *oe*, ce sont *oecuménique*, *oedème*, *oesophage*, *oenologie*, et en outre le nom propre *Œdipe*.

sur lequel nous appelons particulièrement l'attention des botanistes, parcequ'il a été altéré par Linné, lequel a écrit très-incorrectement *Urtica dioica* et *Lychnis dioica*. Il est certain qu'il faut écrire *diœca*.

De même que les diphthongues grecques *ai* et *oi* deviennent *ae* et *oe* dans la transcription latine, de même aussi *ei* se change en *i*, *ou* en *u*, comme on le voit dans les mots *Conium* (Côneion), *Limodorum* (Leimodôron), *Liriodendron* (Leiriodendron), *Lichen*, (Leichên) *Spiranthes* (Speiranthès), *Micropus* (Micropous), *Alopecurus* (Alopecouros), ainsi que dans le substantif *Chirurgia* (Cheirourgia) qui fournit un exemple de la contraction des deux diphthongues *ei* et *ou*.

Par conséquent le mot grec *Potamogeitôn* (voisin du fleuve) devient dans la transcription latine *Potamogiton*, tout comme le nom du célèbre athénien *Aristogeitôn* (excellent voisin) s'écrit en latin *Aristogiton*. Il est surprenant que la faute commise par un des copistes de l'Histoire naturelle de Pline, *Potamogeton* au lieu de *Potamogiton*, se soit transmise jusqu'à nos jours, sans exciter aucune protestation.

Puisque nous venons de parler des erreurs de transcription faites par les copistes de l'ouvrage de Pline, il ne sera pas hors de propos d'en signaler une autre, plus grossière encore, et qui, malgré son énormité, s'étale dans les flores de tous les auteurs modernes : Il s'agit du mot *Œnothera* qui signifierait vin sauvage, c'est-à-dire un nonsens, une absurdité, une ânerie. La véritable orthographe de ce nom est *Onothera* (âne sauvage), ainsi que nous l'apprennent Théophraste (IX, 19) et Dioscoride (IV, 116) qui assurément connaissaient la langue grecque beaucoup mieux que Pline et que ses copistes. Les deux botanistes grecs disent que « l'*Onothera* est encore appelé *Onagra* (*Onos agrios*, âne sauvage). Sa racine, lorsqu'elle est sèche, exhale une odeur de vin ». Ce dernier mot (en grec *oinos*) est sans doute la cause de l'erreur de transcription *Œnothera* pour *Onothera*. On n'a pas compris qu'il s'agissait d'une plante toute hérissée de poils et bourrue comme un âne sauvage. Il est donc bien démontré que, sous le rapport étymologique, ce nom est de la même famille que *Ononis* (plante des ânes), *Onoseris* (Chicorée d'âne), *Onobroma*, (nourriture des ânes), *Onosma* (odeur d'âne), *Onobrychis* (qui fait braire de plaisir les ânes) et enfin *Onopordon* (qui fait pêter les ânes).

On sait qu'un grand nombre de termes génériques ont été empruntés à des noms d'animaux, tels sont : *Hippuris*, *Hippocrepis* (*hippos*,

cheval), *Bupleurum*, *Buphthalmum*, (*bus*, bœuf), *Lycopus*, *Lycopsis* (*lycos*, loup), *Tragopogon* (*tragos*, bouc), *Lagurus* (*lagós* lièvre), *Galeopsis* (*galé*, belette).

Lorsque le radical du génitif est différent de celui du nominatif, c'est le premier qu'on emploie dans les mots composés, ainsi qu'on le voit dans les noms génériques suivants : *Leontodon*, *Leontopodium* (*leôn*, gén. *leontos*, lion), *Cynodon*, *Cynosurus*, *Cynoglossum*, *Cynanchum* (*cyôn*, gén. *cynos*, chien), *Myosotis*, *Myosurus* (*Mys*, gén. *myos*, souris), *Hyoscyamus*, *Hyoseris* (*hys*, gén. *hyos*, porc), *Ægopodium*, *Ægilops* (*aïx*, gén. *aigos*, chèvre), *Alopecurus* (*alopex*, gén. *alopecos*, renard), *Ornithogalum*, *Ornithopus* (*ornis*, gén. *ornithos*, oiseau), *Chenopodium* (*chén*, gén. *chénos*, oie), *Andropogon*, *Androsæmum*, *Androsaces* (*anér*, gén. *andros*, homme).

Cette règle ne s'applique pas seulement aux noms composés d'un terme zoologique, mais à tous les substantifs et adjectifs composés de deux mots. A titre d'exemple, nous nous bornerons à citer les noms génériques *Gerontopogon*, barbe de vieillard (*gerôn*, gén. *gerontos*) *Ceratophyllum*, feuille cornée (*ceras*, gén. *ceratos*) *Calycotome*, calyce fendu (*calyx*, gén. *calycos*), *Adenocarpus*, fruit glanduleux (*adén*, gén. *adenos*), *Trichomanes*, longs cheveux (*Thrix*, gén. *trichos*).

Il est donc incorrect d'écrire, à l'exemple de Linné, *Geropogon* au lieu de *Gerontopogon*, *Dracocephalum* pour *Dracontoccephalum*, *Leonurus* à la place de *Leonturus*.

L'économie d'une ou de deux lettres dans chacun des susdits mots n'est pas un motif suffisant pour violer une règle établie depuis l'antiquité gréco-romaine et que nous sommes contraints d'observer.

Enfin le changement apporté à la nomenclature par les corrections orthographiques est si minime qu'on aurait mauvaise grâce à les repousser sous prétexte qu'elles apportent un dérangement à nos habitudes.

Ultérieurement, je continuerai l'étude de ce sujet.

M. le D^r Blanc fait connaître à la Société, qu'en collaboration avec MM. Roux et Prudent, il a dressé les tables des dix premières années des Annales. Il explique qu'il a dû être établi les trois tables suivantes : 1^o par ordre d'auteur ; 2^o par noms de localités signalées ; 3^o par noms de plantes ayant fait l'objet d'une communication. Une table analytique complètera ce travail.

M. le Président fait ressortir l'utilité incontestable de l'œuvre de nos confrères ; il les en félicite au nom de la Société et émet le vœu que ces tables soient bientôt imprimées et envoyées à nos membres et à nos correspondants.

SÉANCE DU 31 MARS 1891

PRÉSIDENTE DE M. LE D^r GABRIEL ROUX

Le procès-verbal de la précédente réunion est lu et adopté.

La Société a reçu :

Bulletin de la Société botanique de France ; XXXVIII ; Revue bibliographique, A. — Journal de botanique, dirigé par M. Morot ; V, 6. — Journal de la Société nationale d'horticulture de France ; XIII, 2. — Revue horticole des Bouches-du-Rhône 439, 1891. — Bulletin de la Société des Sciences naturelles de Reims ; I, 1. Notarisia ; V, 22. — Missouri botanical Garden ; I.

COMMUNICATIONS

Recherches sur le bacille pyocyanique par le D^r Gabriel Roux :

M. le docteur Gabriel Roux fait passer sous les yeux des membres de la Société toute une série de cultures pures du microbe du pus bleu : le *Bacillus pyocyaneus* de Gessard sur les milieux nutritifs les plus variés ; il montre en même temps la réaction de la *pyocyanine* et des cristaux de cette substance.

Les cultures présentées par M. G. Roux ont une assez curieuse et assez rare origine ; elles proviennent en effet des crachats d'une malade de M. le professeur J. Teissier à l'Hôtel-Dieu, atteinte d'une grippe à forme grave avec bronchite très intense.

M. G. Roux ayant, par les procédés ordinaires, mis en culture les crachats de cette malade afin d'y dissocier les différentes bactéries qui devaient très vraisemblablement y exister, fut fort étonné en constatant que presque toutes les colonies développées en tube d'Esmarch étaient identiques les unes aux autres et appartenaient, comme le démontrèrent desensemencements ultérieurs, au microbe du pus bleu. Pendant une quinzaine de jours au moins les crachats de cette malade renfermèrent ainsi à l'état de pureté presque absolue le *Bacillus pyocyaneus*.

Il est à noter ici que ces crachats avaient l'aspect de ceux d'une bronchite ordinaire à la période de coction et ne présentèrent jamais une coloration bleue ou bleuâtre.